

Cynthia,**une Américaine à Paris**

♦♦♦ Par Karim Belal Photo Philippe Blanchot ♦♦♦

«Je peins parce que je me sens dans une tourmente et que j'ai besoin de partager mes sentiments.»

Ses toiles essentiellement figuratives, ont pour ambition de communiquer la passion des sentiments et d'ébranler les idées reçues. Depuis deux ans, Cynthia Simon, d'origine afro-américaine, demeure à Paris où elle a installé durablement son atelier, dans lequel elle vient d'exposer une soixantaine de toiles. Née à New-York en 1954, Cynthia explore d'abord différentes voies artistiques : le théâtre, le chant, la danse puis la peinture et la sculpture. En parallèle, elle étudie l'éthologie et l'anthropologie à l'université de Columbia. Arrivée en France en 1980, elle s'installe à Toulouse comme étudiante en peinture et se consacre pleinement aux Arts Plastiques. En 1985, séduite par la diversité et le dynamisme de la création artistique berlinoise, elle décide d'exercer son talent. Ce séjour influence son œuvre de façon déterminante et marque véritablement l'envol de sa carrière qu'elle doit à son professeur Wolfgang Petrick, qui a su découvrir ses dons et les mettre en valeur. Peu à peu, elle va affirmer son style, toujours empreint d'émotions, prenant son inspiration principalement dans l'observation du genre humain. En 1989, Cynthia en quête de ses racines africaines, effectue un voyage d'étude qui la conduit au Kenya, en Ouganda et en Afrique du Sud, pays qui vont lui suggérer la quintessence et la puissance de son génie créateur. Bientôt, elle expose ses toiles en collaboration avec SOS-Racisme et cherche une galerie d'art en Italie afin d'y présenter son travail pour la première fois.

Africa international : Quand situez-vous la révélation de votre vocation pour la peinture et quelles sont vos préférences actuelles ?

Cynthia Simon : A 18 ans, j'ai découvert la peinture de Juan Miró à l'occasion d'une visite au musée d'Art Moderne de New-York. J'ai été d'emblée impressionnée par son utilisation de

la gamme chromatique et son sens plastique hors du commun. Aujourd'hui, mes peintres favoris sont Goya et Rembrandt chez lesquels j'apprécie particulièrement leur singulière vision du corps humain. Après avoir flirté avec l'abstrait au début de ma carrière, je penche désormais vers le réalisme et le figuratif.

● **Pour quelle raison peignez-vous des toiles de dimensions aussi imposantes ?**

CS : Lorsque je faisais du théâtre, mon professeur me disait : «Il faut jouer plus grand que la vie». J'ai incorporé ce principe dans ma peinture pour dramatiser les ambiances. Mes sculptures, de même que ma peinture sont influencées par l'art africain. D'ailleurs, on qualifie souvent mes toiles de peinture sculpturale.

● **A quelles difficultés avez-vous été confrontée depuis le début de votre carrière ?**

CS : En France, on considère que la peinture est un domaine réservé aux hommes. Très souvent, lorsque l'on voit mes toiles, on me demande : «Mais tu as fait ça toute seule ?» Ici, la perception de l'art est plutôt décorative tandis qu'en Allemagne, on se préoccupe davantage du pourquoi des choses. Par ailleurs, j'ai toujours vendu plus de toiles à Berlin qu'à Paris.

Une autre difficulté à laquelle j'ai dû faire face partout où j'ai été, c'est la violence universelle des hommes. L'explication que je donne de ce type de comportement est un état d'insécurité permanente dû à l'égoïsme.

● **Dans votre biographie est mentionné un voyage d'étude en Afrique, comment s'est déroulée la prise de contact avec ce continent ?**

CS : Dans certains pays, cela s'est mal passé. Au Kenya, j'ai été prise pour une prostituée et on n'admettait pas que j'ignore la langue locale, le swahili. Quant à l'Afrique du Sud où je me suis rendue au temps de l'apartheid, ce fut un cauchemar ! Je voyageais avec une amie suédoise et dès notre arrivée à l'aéroport de



Johannesburg, je me suis retrouvée cernée par cinq policiers en armes. C'était le début d'une longue série de tracasseries administratives ... Une autre fois, mon amie et moi voulions aller prendre un verre. Nous sommes entrées dans un bar où des jeunes écoutaient de la musique. A peine la porte franchie tout s'est arrêté ; un silence total a succédé au brouhaha ambiant et les gens m'ont dévisagée, comme si je débarquais d'une autre planète ...

● **La quintessence de votre œuvre vous a été inspirée par l'Afrique, pourriez-vous nous en parler ?**

CS : Si on prend, par exemple, «Le couple aux mains coupées», ce tableau m'a été suscité par une histoire atroce qui s'est déroulée durant la période coloniale au Congo. La production agricole n'était pas assez élevée au goût des colons. Pour «faire un exemple», ils ont désigné arbitrairement une jeune femme et un jeune homme, puis leur ont tranché les mains en place publique afin d'inciter les autres travailleurs à accélérer la cadence de production. Ensuite en 1989, je suis allé en Ouganda pour constater l'atrocité qu'avait constitué le régime du dictateur Idi Amin Dada. J'ai été immédiatement stupéfaite par la souffrance que je pouvais lire sur le visage des enfants. Cela m'a suggéré de les représenter avec des traits de personnes d'un âge avancé, tout en conservant leurs corps d'enfants, mais en les peignant avec des visages dont les regards avaient dû endurer l'ignominie des actes commis par un tyran.

● **Parvenez-vous à concilier votre vie d'artiste avec votre vie privée ?**

CS : Quand on me demande pourquoi je n'ai pas d'enfants, je répons qu'il m'est possible d'en faire tous les jours grâce à la peinture. Je peins souvent des enfants car ils représentent le symbole de l'espoir.